L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 6 JANVIER 1884.

BULLETIN ARTISTIQUE.

VII

Un cirage passager.—Un Bill de Reconstruction.—Réouverture de l'Opéra.—M. Défossez, administrateur.—Le Comité des Cinq — Une République artistique.—La situation faite aux théâtres.—MM. Abbey et Mapleson.—Les responsabilités entre directeurs et artistes.—Un mot de Palmerston.—Mme Modjecka au Grand Opera House.—Marie Stuart.—Froufrou.—Adrienne Lecouvreur.—MM. Amstutz.—Jules Méry.—La Société des Artistes et son répertoire.—M. Valdéjo.

La saison théâtrale s'était clôturée par une bonne exécution de ce délicieux feu d'artifice mélodique qu'on nomme *Le Barbier de Séville*, dont les interprètes se font de plus en plus rares. L'Opéra avait donné mardi (et plus d'un artiste avait chanté à titre gratuit, me dit-on) une représentation au bénéfice de l'*Union Française* et particulièrement des naufragés de St-Malo.

Or bientôt après l'orage grondait aussi sur notre scène française, sur son personnel; et la tourmente avait tant et tant grandi que pour elle aussi le naufrage menaçait. Au moment où le public pensait que les artistes se préparaient à prendre la route de la Havane, afin d'y remplir un nouvel engagement, la dissension se mettait dans Landerneau.

On apprenait qu'une petite opposition s'était formée dans le paysage; qu'elle s'élevait contre cette campagne à Cuba, et qu'en face de cette résistance organisée, résolue, il devenait impossible à M. Défossez de se mettre en route.

C'est qu'en effet il n'en est pas du théâtre comme d'une Chambre parlementaire, où la majorité décide, fait loi. Dans les questions de coulisses, l'inverse se produit constamment; cette majorité n'est plus de rien, et dans la minorité figurent quelques uns des sujets principaux. Contre leur refus toute combinaison se brise. Ils sont le lièvre indispensable au civet, alors qu'on ne peut pas le remplacer, même par un chat.

A moins cependant de s'arrêter à cette combinaison des temps heureux et naïfs, des publics débonnaires, où l'on supprimait la musique de la *Dame Blanche*, parce qu'elle nuisait essentiellement à l'effet des paroles de M. Scribe, de l'Académie Française.

Une minorité absorbant la majorité, tel est le cas qui, une fois de plus, s'est produit en cette affaire. Cinq ou six artistes, dont plusieurs indispensables, ont rendu implacable la volonté du reste de la troupe, prêt à s'embarquer.

Pour moi, cette déconvenue n'a pas été une surprise. Je n'ai jamais ajouté une foi entière à ce voyage; j'étais au courant de certains symptômes qui ne me disaient rien de bon à cet égard.

Un moment il a donc paru plus que probable que c'en était fait de l'Opéra, pour cette année du moins. Et, disons-le tout d'abord, le public s'en émouvait vivement. Non pas seulement à cause d'une précieuse jouissance perdue, mais surtout en vue de ces sujets de l'arrière-plan—les emplois secondaires—qui allaient se trouver immanquablement dans une situation voisine de l'indigence; loin de chez eux, où un pays où ils sont venus d'hier, et n'ont pas eu comment faire le temps de se créer des liaisons sérieuses et protectrices au besoin. La situation de ceux-là, par dessus toutes, était intéressante.

Par bonheur l'opposition, dont je viens de parler, n'était pas aussi rude au pauvre monde qu'elle le semblait. Bientôt elle venait à penser qu'il ne fallait point amplifier un état de choses déjà fort attristant, et qu'il serait plus sage, au lieu de se livrer à de vaines récriminations, au lieu de lacher la proie pour ombre, qu'il serait plus sage, dis-je, de se consulter, d'aviser, de former quelque plan réalisable, pouvant parer aux difficultés, du moment tout au moins.

Les emportements calmés, cette idée toute saine prévalut et bientôt la Chambre Artistique se réunissait au Palais Bourbon de l'Opéra. Ainsi que dans toutes les assemblées délibérantes les groupes accentués se formaient. Droite, Gauche, et le reste, et l'on se préparait à des joutes ardentes.

Un coryphée ouvre les débats par le récitatif bien connu de l'*Africaine*: *Les membres du Conseil entrent en séance!* et le feu s'engage.

Je n'entrerai pas dans les détails de cette lutte parlementaire, pour plusieurs raisons, dont la première paraîtra suffisante au lecteur, je l'espère: Je ne les connais pas. Mauvaise raison pour un journaliste, qui, par profession, a en horreur guère aux inventions, me répondra-t-on, peut être quelque mauvais plaisant. N'importe; passons.

Quand j'écrirai que j'ignore les détails dont il s'agit ici, j'entends dire que je ne les sais pas tous. Je sais néanmoins qu'après un discours de la Comédienne, proposant de l'ajourner, deux propositions, l'une de Mme Modjeska et de l'opérette, devenue aussi coûteuse que celui-ci, est matériellement impossible. Tout directeur qui accepte ainsi la situation, court à un abîme inévitable; s'il ne le voit pas, c'est qu'il est assurément un Quinze-Vingts endurci.

A quelque degré de talent que vous les prouiez, les chefs d'emploi sont devenus d'une exigence qui condamne à mort les scènes lyriques. Trop fréquemment ils vous livrent de la marchandise de troisième ou quatrième ordre contre des appointements de premier, et qui paieraient deux ou trois ministres.

Et bien, faites chanter vos ministres! répondit un jour Patti à qui l'on parlait en ce sens. La réponse est spécieuse, mais voilà tout. Pour être une grande cantatrice on n'en est pas meilleur logicienne.

Seuf à intéréir de plus en plus leur cercle d'action; seuf à décourager, à indisposer les masses, les artistes, surtout ceux dont les propriétaires ne sont pas précisément immenses, devront se rendre pour compte que dans certaines limites

Il y a longtemps, trop longtemps, que celles-ci sont dépassées et désmesurément.

Si les choses vont de ce train, les chanteurs, je parle surtout de la petite monnaie des grands, de ceux qui n'ont pas conquis la célébrité et n'y prétendent guère, les chanteurs ne consentiront plus gaîtes, les chanteurs ne consentiront plus d'individus assez primitifs, assez bonshommes, pour accepter les tortures morales et les pertes d'argent qui sont actuellement l'unique lot des directeurs. Epreuves et ruine qui ne sont fréquemment saluées que par des railleries ou des outrages.

Et les hautes individualités elles-mêmes sauvent-elles toujours du naufrage celui qui a sa seule bourse et les recettes pour payer leur talent hors de prix? Non, cent fois non.

Que si vous en réclamiez la preuve, pas n'est besoin pour la fournir de quitter les Etats Unis. Regardez-là.

MM. Abbey et Mapleson se sont livrés à un échevelé steeple-chase artistique, et voilà qu'en peu de mois ils ne sont brisé les membres, ou à peu près, dans cette course vertigineuse, folle. Chaque jour leurs pertes se chiffrent par des milliers de dollars; la culbute est inévitable au bout de ce fossé là.

Chaque fois que leur souvenir me revient, chaque fois que je songe à ce combat où ils doivent infailliblement périr, ils me rappellent le gladiateur antique, tombant, mourant gracieusement devant César. Eux aussi sont dans une redoutable arène, devant un autre souverain, le public, et je les entends presque redire la formule funèbre: *Ave Cæsar, morituri te salutant!*

Et cependant plusieurs royautés de l'art brillent dans leurs troupes; l'ensemble en est supérieur, le répertoire riche, les détails minutieusement soignés. Et de plus, ce monde chante dans des centres où Edmond Dantès, s'il y vivait, serait forcé d'admettre que sa grotte de Monte-Cristo est fortement distancée par bien des livrets de banque.

Pour peu que cela continue, et à moins qu'ils n'aient sous la main quelques-uns de ces livrets, quelques capitalistes à jet continu, il faudra bien que MM. Abbey et Mapleson renoncent à ce jeu de dupe. Et puis dans ces écroulements qui surviennent au cours des exploitations théâtrales, il serait temps, il me semble, de mieux distribuer les responsabilités.

Quand un directeur tombe, c'est contre lui que s'élève généralement le premier tolle Boue émissaire, on le charge de toutes les iniquités; seul-là même souvent qu'il le plus obligés, sont les premiers à le dauber, à hurler le haro. Il doit, dons il a tort. Un argument dont riraient fort le gouvernement anglais et souvent aussi les créanciers de réclamants se distinguant parmi les plus incroyables contre le directeur mis à sec et tombé.

Si la situation de ses pensionnaires—celle des petits surtout—est des plus intéressantes, celle du Directeur ruiné n'est pas non plus sans intérêt, alors que c'est un homme de cœur et d'honneur. Je répète et je maintiens qu'à cette heure le rôle de règlement de comptes entre les artistes et les directeurs, lui et partout, les responsabilités se devraient répartir plus équitablement.

Ne se présente-t-il point de nombreux cas où le directeur n'obtient pas ce que l'on appelle en langue commerciale la *valeur reçue?*

L'artiste qui, à la rampe, s'est montré décidément au-dessous de l'emploi pour lequel il avait contracté, n'a-t-il point sa large part de responsabilité dans le désastre? Les sujets qui ne doutent pas d'eux, et qui cependant sont antipathiques à un parterre quelconque, n'en portent-ils point possibles aussi?

Les artistes, en signant leurs contrats, ne sont-ils pas, pour ainsi dire, solidaires les uns des autres? Ne savent-ils pas que les risques d'insuffisance, d'insuccès sont à courir; de quelque part que viennent ces insuccès et cette insuffisance?

Dira-t-on que le directeur ne doit pas se tromper? Mais il n'a pas reçu l'infaillibilité comme grâce d'Etat. Et s'il s'est trompé, ne paie-t-il point chèrement son erreur, et par son temps perdu, et par ses espérances trompées, et par la perte de ces avances considérables qu'il lui faut inévitablement faire?

Contre ces avances que reçoit-il en garantie? Rien, absolument rien; pas même un cantionnement qui l'indemniserait au cas de maladie ou de mort de l'artiste; au cas où celui-ci ne se rendrait pas à son poste. Ce dernier fait s'est produit pour celui même qui écrit ces lignes.

Le Directeur a commis une erreur de jugement dans tel ou tel choix; soit. Mais celui qui, aussi, s'est donné pour or pur, n'est-il pas aussi responsable, quand la pierre de touche du public a signalé la non valeur?

S'il est démontré jusqu'à l'évidence que les recettes sont immensément au-dessous d'un budget, accepté avec imprudence, je le concède, n'est-il pas juste que les artistes acceptent à leur tour, provoquent même une diminution de ce budget que leur bonne volonté et leur talent ne n'ont pas réussi à réaliser?

Le jour viendra peut-être, sans doute, dirai-je presque, oh, en dehors des villes non subventionnées par l'Etat ou autrement, les directeurs seront une espèce disparue, classée parmi les fossiles. Ce sera l'ère des artistes réunis, des artistes en société; et alors les choses s'passant joliquement, tout reprenant son niveau, ceux-ci sauront, par le total des recettes de la saison, quelle est leur valeur réelle au point de vue du public,—seul et unique arbitre.

Le jour où cela arrivera, ce sera, ce sera l'équivalent exact de leur valeur actuelle sur le marché artistique. Ils auront bien été payés selon leur mérite; chacun sera mis à sa place par le juge en dernier ressort, sans appel, le parterre. Un malheureux directeur ne sera plus exposé à solder des différences généralement inévitables.

Ces observations ne s'appliquent point, bien entendu, à la troupe de M. Défossez en particulier, où se trouvent des artistes pour lesquels je n'ai pas caché ma sympathie. Il en est peut être qui ne rendent pas à la salle la valeur reçue, mais enfin l'ensemble est extrêmement recommandable. En présence des ressources de la Nouvelle-Orléans, du nombre trop borné de ceux qui y suivent régulièrement l'Opéra, on doit remercier celui qui, malgré tant et tant de risques, tant de vilains caps à doubler, a entrepris l'aventure, mène à mené pareil personnel.

Ainsi que je l'ai déjà noté dans un article précédent, M. Défossez est désormais dégagé de toute charge pécuniaire à l'endroit des artistes qui, à leur tour, rempliront ses obligations envers lui abonné. Sous le titre de gérant il demeure directeur, avec toute l'autorité, ou à peu près, liée à cette fonction, et il faut en cela le louer d'avoir maintenu son terrain. Cette autorité d'un directeur de théâtre veut être entière.

Ce n'est point parce qu'il a subi des pertes d'argent, parce qu'il a dû abandonner une entreprise, d'une poursuite impossible, qu'un homme, soucieux de sa dignité, consentirait à n'être qu'une enseigne de chef, un sollveau. Une direction paralysée par un comité est un condominium impossible.

M. Défossez exerpera donc son autorité comme par le passé, et les artistes, dégagés d'une acrimonie, facile à comprendre sous l'impression première du coup reçu, les artistes verrront vite et reconnaîtront que M. Défossez, en ne pouvant faire face à toutes ses obligations, n'a été que malheureux.

Et tous les hommes des livres leur suffira pour arriver à cette conclusion. Les recettes mises en regard des dépenses diront toute l'affaire dans sa triste vérité. Dans la carrière directoriale nul n'est à l'abri de semblable suspension; la formation de sociétés d'artistes est un fait de tous les jours dans la province française.

En achevant cette partie du Bulletin consacrée à l'Opéra, je m'empresse d'écrire, sur un avis reçu à l'instant, que les représentations des Artistes Réunis commencent probablement après-demain, mardi.

Notre public, croyons-le, appuiera leur entreprise, bien digne de tout intérêt; il renaîtra à son amour du théâtre, de l'opéra surtout. Il n'est pas encore arrivé à cette fatigue de tout, qui faisait dire un autre Prince de la Jeunesse: La vie serait parfaitement agréable, s'il n'y avait pas les plaisirs.

—Une artiste qui s'est conquis un beau nom aux Etats-Unis et en Europe, Mme Modjeska est à la Nouvelle-Orléans depuis dimanche dernier. Ses représentations, un peu négligées d'abord, attirent aujourd'hui la foule; elles la fixeront certainement durant la seconde et dernière semaine de son engagement.

Je n'ai pas eu la bonne fortune d'assister à toutes les soirées de la comédienne, mais je l'ai vue admirable dans *Marie Stuart, Froufrou, Adrienne Lessouvreur*, et ces trois ouvrages sont des cadres où l'on peut étudier et mesurer cette toute remarquable individualité artistique.

Mme Modjeska est une actrice d'excellente école, et une nature. En abordant le théâtre elle y apportait d'abord cette chose qui ne s'acquiert point et dont le prix est incalculable: un tempérament. Elle n'avait pas seulement, comme gage de réussite, son intelligence; elle possédait aussi ce je ne sais quoi qui anime, qui réchauffe; elle était mue, guidée par ces voix intérieures qui parlent à l'esprit de ceux que brule la passion de l'art, et qui, en leur montrant le chemin, leur disent toujours et partout; Va, marche!

A cette influence mystérieuse, impérieuse, irrésistible, elle a cédé. Mais se rendant compte des aspérités de la route, elle a voulu se munir, pour la parcourir plus sûrement, et s'est d'abord à l'étude qu'elle a demandé le pain du voyage.

L'étude a été forte, persistante chez elle, et pourtant elle n'en produit devant son public que les effets. Si bien que tout semble spontané, improvisé dans son jeu, et c'est là, dans ma pensée, l'un des éloges les plus complets que je lui puisse adresser.

A peine Mme Modjeska est-elle en scène que son personnage s'empare d'elle, l'enveloppe et paraît la distraire de la salle qui l'écoute, qui la suit. Tout d'abord elle s'absorbe dans le rôle, et elle n'y fait jamais la moindre halte pour prolonger, sur un effet obtenu, des bravos que souvent, je l'imagine, elle doit à peine entendre. Elle développe sans interruption le sentiment qu'elle traduit, précisément parce qu'elle en est sincèrement pénétrée, possédée. De cette continuité naissent l'unité et un dessin d'une ressemblance frappante dans les moindres lignes. De là cette sureté de main avec laquelle elle vous procure la sensation de la situation par elle interprétée.

Le premier trait qui me frappe en elle, est la souplesse de son être; souplesse qui s'affirme, entr'autres, dans *Froufrou* et dans *Adrienne Lecouvreur*. Elle exprime, par les transitions les plus douces, les plus aisées, les sentiments les plus divers; elle a tantôt des bluets, tantôt de la flamme dans les yeux, pour traduire ou le drame ou la comédie.

La voix n'est pas d'une grande puissance, mais elle est d'un joli timbre, et sait se varier dans ses intentions comme l'œil dans son regard.

Dans toute la partie enjouée du rôle de Froufrou, par exemple, cette voix est pleine de suavité, elle est caressante; et les notes en deviennent stridentes, menaçantes quand s'engagent les scènes hautes montées, comme celle où elle fait comprendre à sa belle-mère que son accusation sur la tête de sa sœur, de Louise. C'était tout à l'heure la jeune fille, aux boutades folles et charmantes, c'est maintenant la femme qui bondit dans ses soupçons et sa jalousie; qui déchire de ses traits impitoyables la pauvre victime ne sachant qu'implorer, pleurer et pardonner.

Dans cette scène poignante, l'une des mieux réussies, l'une des plus humaines, des plus vraies du répertoire de Meilhac et Halévy, Mme Modjeska s'élève très haut. C'est par une gradation bien comprise, bien menée, qu'elle arrive à la crise, à cette sorte d'anathème jeté sur celle qu'elle a tant aimée pourtant.

Cette gamme de l'accent dramatique est parcourue avec un art extrême; on se sent oppressé, haletant, en la suivant. Et après l'explosion il reste au spectateur une aposition de stupeur qui un instant le maîtrise et le tient immobile, inerte, les yeux fixés là bas sur cette porte du foyer que franchit Froufrou, dans une minute d'hallucination, et par où elle ne repassera plus que pour mourir.

Ce n'est qu'après la chute du rideau que la salle revient à elle, qu'elle applaudit et rappelle l'artiste qui a mis la toute sa fougue, toute son âme.

Fougue et âme, c'est ce qu'on retrouve sans cesse chez Mme Modjeska. Rappelez-vous la double scène célèbre qui se passe chez la princesse de Bouillon, dans *Adrienne Lecouvreur*.

Quelle tristesse mélancolique et touchante, quand elle entrevoit une rivale heureuse en Mme de Bouillon; quand elle croit que son Maurice, son héros, son amant, est perdu pour elle. Comme ce tourment intérieur, comme ce rêve qui s'envole sont traduits avec sensibilité; comme la femme aimante jusqu'au sacrifice de la vie est là toute entière; comme cette douleur à laquelle elle succombe, se répand chez tous ceux qui l'écoutent et s'identifient avec elle, pour ainsi dire, comme l'artiste s'identifie avec la comédienne frappée mortellement par la grande dame.

Mais il lui faut à cette noblesse de talent se venger sur la noblesse de la naissance; il la lui faut complète, cruelle même, et dans le salon comme au théâtre, c'est son génie qui sera sa puissance. Et ce génie lettera, cette fois, d'autant plus d'éclaire, que Maurice est là; que seul il comprend le drame qui se poursuit entre ces deux rivales. Elle se relève alors, superbe, terrible, tigresse, dominant la princesse de toute la hauteur de son talent, et de ce sommet elle lui lance, ainsi que la foudre, la fameuse apostrophe du 3ème acte de *Phèdre*:

.....Je sais mes perfidies,
Oenone, et ne suis point de ces femmes hardies,
Qui, gottant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais!

C'était l'artiste qui fléchissait tout à l'heure sous l'insulte de la princesse, c'est la princesse maintenant qui tombe sous la parole et le geste terrassants de l'artiste. Ce geste par lequel Mme Modjeska couronne la période de Racine, est un des plus beaux dans sa simplicité que nous ayons vus en scène.

La tragédienne double l'effet de cette fin d'acte, si remuante, en avançant sur Mme de Bouillon, comme sur une condamnée qu'elle met au pilori, qu'elle va inexorablement marquer au front. On chercherait le fer rouge au bout de ses bras qui, désarmé cependant, frappe mieux qu'une épée.

Du reste chez Mme Modjeska le geste est d'une aisance et d'une largeur extrême; il est toujours aussi juste que l'intonation; jamais là rien de forcé, rien de heurtant; jamais de disparate avec le sentiment exprimé. Ce n'est pas elle qui cherche de la plastique pour le plaisir d'en faire. Elle rejette cette plastique toute de pose, rien que théâtrale et non sentie, comme elle rejette les exagérations, les explosions de son.

Elle sait qu'il n'est pas besoin de celles-ci aux comédiens sérieux. Les oppositions, la note vigoureusement accentuée, contrastant avec la note contenue, en demi teinte, voilà qui est infiniment plus impressionnant que tous les cris qui, un moment, peuvent égarer le spectateur, l'enlever par surprise, mais sur lesquels il passera condamnation vite et irrémédiablement.

Mme Modjeska ne se livre jamais à ces écarts de mauvais goût. Elle a, en vérité, trop d'armes dans son carquois pour se servir de si pauvres engins, afin d'arriver à la victoire.

Le foyer est vif chez elle; elle a l'effervescence passionnée, la vraie, elle le sait, et ne l'amoindrit point par l'empirisme artistique et par ce coloris excessif sous lequel se cache toujours et mal un méchant dessin.

L'une des lois que s'impose Mme Modjeska est la sobriété; elle la pousse souvent à l'extrême, tant elle est réfractaire à tout ce qui a une teinte de banalité. Il en résulte que parfois on y lisse ne s'anime, ne se mouvemente peut-être pas assez. L'œil est toujours parlant, mais les traits sont de ci de là trop implacablement immobiles.

Jusqu'au dénouement d'*Adrienne Lecouvreur* j'avais pensé que ce repos du visage était trop parfait, et j'en arrivais presque à la conclusion que l'actrice manquait de mobilité dans la physionomie. Ce dénouement m'a donné tort.

La mort d'Adrienne, interprétée par elle, a des phases bien gradnées dans l'accent et dans l'expression de la figure elle-même. C'est alors que j'ai compris pourquoi le fait même de l'impression qui s'impose à l'artiste; on voit comme un voile qui descend, qui s'étend sur le visage, qui l'obscurcit.

L'amour veut se rattacher à une existence que le crime emporte; le regard s'allume aux rayons de l'amant que les bras enlacent, mais la nuit, la nuit implitoyable descend par degrés, l'œil se fait vitreux, un sel sans regard, et, comme l'accent qui râle, il s'éteint, il se fixe. De feu tout à l'heure, le voilà comme de glace à présent.

Ces traits renversée, ravagés, cette voix entrecoupée, ces paroles qui s'entrecoupent, qui ne peuvent plus s'achever, ces mots d'adieu qui sanglotent dans un dernier souffle, souffle presqu'imperceptible, ce corps qui fléchit, cette tête qui se rejette, ces bras qui retombent inertes après un effort suprême et désolé, c'est bien la mort. Cette physionomie que j'attendais, que j'appelais, la voilà.

Tout cela est assurément de l'étude, mais de l'étude qu'on devine, je le redis, et qui ne se montre pas.

Les qualités que je viens d'énumérer dans cette esquisse très rapide et très incomplète suffiront, ne sont que les saplies à citer chez Modjeska. Il en est une autre dont nul critique n'a parlé—de ceux que j'ai lus du moins—et je tiens à la signaler, car elle se fait de plus en plus rare au théâtre, où, comme je l'écrivais dans un autre bulletin à propos de la fille Claude Morris, les artistes veulent trop souvent tirer à eux toute la couverture.

Mme Modjeska sait écouter.

Dans ses temps de repos elle suit avec une expression de regard facile à traduire le débit de l'interlocuteur. Elle ponctue, elle scande son silence; elle fait entendre, pour ainsi parler, on y pressent le sens de la réplique. Ce jeu muet, compris de la scène, est un trait de haute portée au théâtre.

Bref, très brillant, très légitime succès, qui est né du talent, qui n'a en recours, ici tout au moins, à aucune réclame tapageuse. Le bruit qui se fait autour de ce nom est le bon bruit.

J'ai remarqué à la représentation au bénéfice de l'Union Française et des Naufragés du *Kocabey* un jeune violoniste, M. Amstutz, qui, tout timidement, humblement, dirais-je presque, a débuté devant notre public par *Le Carnaval de Venise*, de Singer. Je n'écrirai pas que M. Amstutz est un virtuose achevé; ce serait là lui rendre mauvais service.

Mais je dois dire, sans hésiter, qu'il y a chez lui de belles promesses. Bien des difficultés de mécanisme sont déjà surmontées, et si parfois la pureté du jeu n'est pas irréprochable, il a souvent de la grâce et du sentiment. De l'avenir chez ce jeune homme plein de modestie.

Je rappelle au public que le concert de M. Jules Méry aura lieu le mercredi 23 janvier, à la salle Grunewald. Je reparlerai de cette soirée très attendue.

Je repois à la dernière heure la visite du Comité de la Société des Artistes, composé, on le sait, de MM. Lestellier, Richard, Bonhivers, Mangé et Puget. Ces messieurs m'annoncent que toutes les clauses du contrat d'association sont définitivement acceptées par tous et que l'ouverture aura lieu par *Le Prophète*, mardi. Mercredi, en matinée, *Robert le Diable*, et jeudi *Le Chalet* et *Rigoletto*. Belle entrée de jeu.

Les Sociétaires se proposent de mener très rondement le répertoire durant leurs six semaines d'exploitation. Ils donneront très prochainement *Le Roi de Lahore*, *L'Africaine* et *La Reine de Chypre*, délicieux ouvrage trop longtemps relégué dans les cartons, et qui a pour notre public toute la saveur d'une nouveauté.

Je n'ai pas besoin de dire aux artistes que mon concours le plus cordial, le plus actif, leur est assuré. Puissé-je, de mon petit coin, leur être bon à quelque chose. Je me considérerais, en pareille occurrence, pleinement dédommagé de toute peine.

—M. Valdéjo, pendant le temps qu'il doit encore passer parmi nous, se propose de donner des leçons de chant. Il n'a guère besoin de ma recommandation, en vérité. Son talent et ses antécédents sont le meilleur des plaidoyers.

Ce talent est connu de tous ici. Comme antécédents, je rappelle qu'il est lauréat du Conservatoire et qu'il a fait une longue et heureuse campagne, en qualité de chef d'emploi, à l'Opéra Comique de Paris. Voilà donc une cause gagnée, sans que j'aie à plaider. Pas d'honoraires.

L. PLACIDE CANONGE.

CONCERT DE M. JULES METZYR.—On trouvera plus loin l'annonce relative à ce concert vocal et instrumental dont parle notre Bulletin Artistique.

THEATRE DE L'OPERA.—Nous appelons l'attention sur une annonce importante que nous adresse la Société des Artistes Réunis. Il y a là une réduction de prix pour certaines places.

La soirée de Mardi fait partie des quatre représentations que M. Défossez reste devoir à ses abonnés et que la Société s'est engagée à leur donner.

THEATRE ST-CHARLES. — La troupe lyrique de M. C. D. Hess donne ce soir sa première représentation. C'est Auber qui ouvre le bal et avec l'une de ses plus pétillantes, de ses plus gauloises partitions: *Fra Diavolo*; trois actes abondant en esprit, en mélodies charmantes, et qu'annonce une ouverture, écrite de main de maître, qui suffirait à perpétuer le nom d'un compositeur.

Les troupes de M. Hess comprend soixante chanteurs, choristes et musiciens. Mme Abbie Carrington en est le sujet principal. Avec elle on entendra trois autres chanteuses, sopranos et contraltos, trois ténors, deux barytons et une basse. Cadre très complet, on le voit, et où la qualité se mêle à la quantité, nous assure-t-on.

GRAND OPERA HOUSE.—On trouvera dans notre Bulletin Artistique (4ème page) une appréciation du talent de Mme Modjeska. Nous nous contentons de noter ici que la seconde semaine de son engagement commence demain et sera ouverte par *La Dame aux Camélias* (Camille). Mardi, *Froufrou*.

Il sera par une annonce insérée plus loin qu'elles prix ont été réduits pour les Matinées.

ACADEMIE DE MUSIQUE. — Ce soir *Lights of London*, l'un des plus retentissants succès du théâtre de Union Square, New York. Leurs nombreux amis rencontreront MM. Shook et Collier sont précédés d'une excellente réputation, et le spectacle qu'ils nous offrent est d'une grande variété, d'une grande richesse.

On verra là des effets de scène merveilleux, qui ne sauraient être surpassés nulle part.

On sait qu'il est procédé tout les ans, en France, au recensement des chevaux, mules et mulets pouvant être utilisés en cas de besoin pour des services exceptionnels. L'année prochaine, cette opération sera complétée par un recensement général des voitures attelées suspendues, non suspendues, mixtes ou autres, qui ne sont pas exclusivement affectés au transport des personnes, mais peuvent être attelées à l'aide des animaux de trait dont nous parlons plus haut.

Par un avis qui sera affiché dans Paris très prochainement, les propriétaires seront invités à faire la déclaration, dans leur mairie respective, des voitures attelées qu'ils possèdent et qui se trouvent dans les conditions dont nous venons de parler. Ces déclarations devront être faites avant le 1er janvier prochain.

Le défaut de déclaration sera puni d'une amende de 25 fr. à 1,000 fr., et toute fausse déclaration d'une amende de 50 fr. à 2,000 fr.

La Comète.

On dit qu'il est toujours temps de bien faire; mais il en est des locutions proverbiales comme des proverbes eux-mêmes, et il est évident, par exemple, que si c'est bien faire que de s'intéresser aux grandes choses de la nature, telles que la comète, on serait fondé à dire aux curieux qui voudraient la voir aujourd'hui qu'il n'est plus temps de bien faire.

Et il faut que ceux-ci aient une grande vérité pour qu'un astronome en plein vent n'ait accepté que, pour avoir la paix, le son d'un amateur, désireux de voir cet astre vagabond qu'on a cru être l'âme du Juif errant, jusqu'au jour où la science a découvert qu'il y avait plusieurs comètes, ce qui a complètement démoli cette légende.

Expliquons d'ailleurs le refus de l'homme au télescope, par cette particularité que si la comète fut encore été visible, l'amateur en aurait vu deux, à raison de son état débilité qui fait voir double.

Malgré l'objection qui lui était faite, Malicorne (c'est son nom) voulut prendre de force la place d'un vieil observateur installé, les reins pliés, les mains sur les genoux et l'œil à la lunette; de là une scène qui est venue se dénouer en police correctionnelle.

L'astronome.—J'avais un vieux monsieur qui regardait l'éner, quand cet individu [Malicorne] arrive, complètement ivre et dit: "Ais-moi voir la comète."

Je lui réponds: "Il y a un mois qu'elle est partie"—Dans ce cas, qu'il me dit, elle ne peut pas tarder à revenir, je vas l'attendre; je veux voir celle qui donne de si bon vin."—Je lui explique qu'elle ne reviendra pas avant soixante dix ans et dit: "Alors, qu'il me dit, faismoi voir la lune!" Je lui réponds; "La nouvelle lune n'est que pour dans quelques jours.—Eh bien! qu'il me dit, faismoi voir la vieile, ça m'est égal." J'avais envie de ne pas lui répondre, car que voulez-vous d'un homme saturé? Je lui explique qu'il ne peut pas voir la nouvelle lune, qu'il n'y a pas de lune du tout, en ce moment.—"Comment, qu'il me dit, il n'y a pas de lune; est-ce que tu te fiches de moi? qui est-ce qui l'a prise?" Enfin des raisons d'ivrogne, et il me met de force, dans la main, un sou de 5 francs que j'ai pas d'abord je lui dis: "Ce n'est pas moins de 2 sous;" il me répond: "S'il me restait 2 sous, j'aurais pris un petit verre, il ne m'en reste qu'un, donné-moi pour un sou de firmament;" là-dessus, il bousculp le vieux monsieur et se met à sa place. Je dis à mon vieux: "C'est un homme qui a trop bu; laisse le boire et le laisser regarder un instant pour nous en débarrasser." Le vieillard, qui était le plus ancien des vénérables, consent; c'est bon, voilà mon pochard, qui regarde dans la lunette; il la dirige sur un marchand de coco et me dit: "Oh! comme ses cornes sont grosses! on dirait un....; pourquoi que ça grossit comme ça?" Je lui explique c'est l'effet de la lentille. "Ah! c'est vrai, qu'il me dit, l'autre jour j'ai mangé des lentilles, j'avais le ventre bien plus gros."

M. le président.—Arrivez tout de suite aux faits.

L'astronome.—Voilà; c'est vous dire qu'il me dit de lui montrer un marchand de vin pour voir si ça grossit ses littres; après il me dit qu'il vent voir sa maison. C'est donc, impatienté, que l'ayant pris par le bras pour le renvoyer, il m'injurie que je lui rende son sou, vu qu'il n'en a pas vu pour son argent, et que moi ne voulant pas, il me dit: "Ah! tu ne veux pas me faire voir la lune! tiens, je vais te faire voir les étoiles; là-dessus, il me flanque une paire de gifles et il m'empoigne à bras le corps, disant qu'il voulait me fourrer dans mon télescope; c'est donc là que des agents l'ont arrêté.

M. le président [au prévenu] —Qu'avez-vous à dire?

Le prévenu.—Je les rejire.

M. le président.—Quoi?

Le prévenu.—Les gifles.

L'astronome.—En attendant, je les ai.

M. le président.—Alors gardez-les! [au Tribunal], qu'est-ce que vous voulez que je fasse de plus? [à l'astronome] aimez vous mieux que nous nous donnions un coup de sabre? je vous bien, j'ai été zouave.

L'astronome. — Je ne veux rien du tout.

Le prévenu. — Allez-vous coucher, alors; comment, je vous offre toutes les satisfactions que vous voudrez.

M. le président.—Si c'est comme cela que vous croyez atténuer le délit qui vous est reproché.

Le prévenu.—C'est vrai, c't espèce de dromadaire....

Le Tribunal condamne Malicorne à un mois de prison.

Malicorne [à l'astronome].—Mon tu trouves que ton honneur est satisfait? Il n'est pas difficile, ton honneur

Que n'a-t-il connu cette maxime, notre ancien zouave, comme il l'eût jetée à propos à la face de son adversaire:

Quand on a bu un affront, on a soif de vengeance.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 6 janvier.—Température—Beau temps, plus froid, suivi d'une légère hausse de la température et de vents du nord passant à l'est.

Température du 5 janvier 1884
Thermomètre de U. DURAND, Opticien.
14 rue de Chartres.

	Fahrenheit	Centigrade
6 heures du matin	39	4
Midi	37	3
3 P. M.	37	3
6 P. M.	36	3

Samedi, 5 janvier 1884, 3 p.m

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes

Atlanta	12	Louisville, Ky	15 04
Augusta, Gla	38	Memphis, Tenn	8
Corsicana, Tex	—	Mobile, Ala	29
Galena, Ill	5	Montgomery, Ala	21
Chattanooga, Tenn	8	Nashville, Tenn	0
Cincinnati, O	1	New Orleans, La	38
Davenport, Iowa	—	Omaha, Neb	—
Dubuque, Iowa	26	Pittsburgh, Pa	7
Galveston, Texas	28	Savannah, Gla	40
Indianola	28	Shreveport, La	23
Keokuk, Iowa	—	St-Louis, Mo	12
Key West, Fla	68	St-Paul, Minn	27
La Crosse, Wis	—	Vicksburg, Miss	—
Leavenworth, Kan	8	Yankton, D. T	25

Hauteur des eaux au-dessus de l'étiage (eaux les plus basses).

Baiquée	6 04	Nashville, Tenn	15 04
Cairo, Ill	34.03	New Orleans	7.04
Cincinnati, O	38.08	Omaha, Neb	glace
Davenport, Iowa	glace	Pittsburgh, Pa	7.05
Keokuk, Iowa	glace	Shreveport, La	12.04
La Crosse, Wis	glace	St-Louis, Mo	—
Leavenworth, Kan	glace	St-Paul, Minn	glace
Louisville, Ky	14 02	Vicksburg, Miss	32 11
Memphis, Tenn	26 02	Yankton	glace

Hauteur des eaux au dessus des hautes eaux de 1872 1883

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES.

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Clément Chester à Mlle Martha Thomas.
Green Wilson, Jr. à Mlle Serena Allen
Louis A. Hahn à Mlle Isabella J. Conner.
William Miller, Jr. à Mlle Elizabeth Murray.
John Bivns à Mlle Martha Dore.
Jules Grohenry à Mlle Elizabeth Gleason.

Naissances.

Mme W. F. Hauler, un garçon, 26 nov.
Mme W. H. Forrester, un garçon, 24 oct.
Mme Henry Barathide, Jr. une fille, 25 déc.
Mme Robert Mitchell, une fille, 22 déc.
Mme Hamilton Young, une fille, 25 déc.

Décès.

John Lacky Sterry, 75 ans, 23 rue St-Thomas.
Lucy A. Thompson, 1 mois, rue Remparts, entre Julie et Gérod.
François A. Dalahé, 50 ans, rue Conti, côté nord.
Jules Fortuné, 2 ans, rue Roman, près Conti.
Mlle Marie Dubat, 38 ans, 177 rue Bourbon
Mme Verve Charles DeBlanc, 73 ans, 425 rue Royale.
Mme Verve Eugénie Quislan, 41 ans, 187 rue Tchoupitoulas.
Mme Julia Scholor, 57 ans, 71 rue Montégut.
James Mathews, 20 ans, 1280 rue Magazine.
George W. McCauley, 57 ans, coin Levée et Monroe.
Capt. W. H. Webb, 45 ans, 505 rue Chartres.
Philibert Bernard, 45 ans, 60 rue Washington.
Andersen Horne, 42 ans, Alger.
Rita Moora,